

I-tac, tic-tac, et toucher sonore

Yes voisins, tous les soirs à 21h sortaient
sur leur balcons pour applaudir les soignants
On saluait les gens qui sortaient sur les balcons
Au fil des semaines de plus en plus de personnes
applaudissaient
Mais au lieu de rester sur les balcons on est descendu
Petit à petit
Au centre, sur la place, au milieu des immeubles
On était tous là
Au milieu, sur cette place
Se saluant de la main
Encore

J'entends les voisins du haut
Parler marcher
J'entends les petits qui jouent dehors
avec la fenêtre entrouverte
Il y a une place de jeu en bas
J'aime mieux entendre
Et j'entends le moindre bruit

Ville-personnage, c'est comme une histoire d'amour habitée, il y a des lieux qui te touchent. L'esplanade des marronniers, le bord du lac, le conservatoire... C'est ainsi, à travers des conversations à distance avec des habitant-e-s de Nyon, que l'équipe du collectif kom.post a commencé à rencontrer cette ville. C'est ainsi que nous avons appris que l'Usine à gaz pourrait être non pas une usine qui fabrique ce qui suffoque nos poumons, mais le nom d'une salle de concert qui avait aidé Chloé à s'intégrer dans la ville. Les mots se mettaient à trembler dans nos oreilles. Comment aller à la rencontre d'un territoire, de ses habitant-e-s, des gestes et des usages qui s'y déploient lorsque précisément les présences viennent à manquer, lorsque les espaces communs sont vidés ? Comment aller à la rencontre de ce qui semble intouchable alors que les gestes barrières semblent orchestrer la seule chorégraphie possible ?

Un corps est toujours double
à la fois un territoire et un potentiel de gestes.

Intouchables, nous le sommes tou-te-s devenu-e-s dans cet espace-temps confiné. Même si cette situation n'affecte pas chacun et chacune de la même manière, tout le contraire, les inégalités semblaient d'autant plus accentuées et marquées qu'« avant ». Alors qu'on était invité à rester chez soi, certain-e-s n'avaient pas de chez-soi. Alors que le travail s'arrêtait, il continuait, pour d'autres, plus que jamais. Avec encore plus de fatigue, de contraintes, d'épuisement.

Chorégraphie-cartographie.

Le territoire sonore a ceci de singulier : être à la fois une atmosphère commune qui entoure et un peuplement de singularités sonores qui agissent en distance mais qui touchent. Empruntons les mots de Baptiste Morizot : « Si la vue n'agit pas que sur ce qu'elle voit, si le regard n'alerte pas le corps lointain sur lequel il se pose, la voix le peut : elle touche, littéralement, à distance, magie naturelle. » (*Manières d'être vivant*, 2020)

Notre enquête a commencé à prendre un double visage. Essayer d'aller à la rencontre de ce qui semblait loin et, en même temps, rester « là », essayer de peupler les territoires de notre confinement à la recherche de geste-paysages qui redessinent, au présent, la carte des possibles. Notre émission ne pourrait avoir que ce double visage, cette double voie, mot qui en français sonne comme la voix.

Alors que les espaces communs venaient à manquer tout le long du confinement, 20h ici, 21h là-bas, était devenu un temps commun ; les gens applaudissaient depuis leurs fenêtres, d'autres sortaient des banderoles, chantaient ou scandaient des slogans. Une reconnaissance et une gratitude a pris corps envers le personnel soignant, envers tout ceux et toutes celles qui sont « normalement » invisibilisé-e-s. Quelques mois avant, ces mêmes soignant-e-s se faisaient gazer par la police pendant des manifestations contre la destruction systématique de l'hôpital public. Ces applaudissements à 20h pourraient être le signe d'un rituel consensuel qui n'engage en rien pour

le « jour d'après », comme ils pourraient être le signe des nouvelles solidarités qui se tissent. Le 6 avril 2020, NnoMan, photojournaliste indépendant, reposte une vidéo sur les réseaux sociaux. On y voit plusieurs membres du personnel soignant dans les couloirs d'un hôpital. Ils/elles attendent les membres du personnel de ménage qui sortent d'un ascenseur de service pour les applaudir à leur tour.

Ces gestes-paysages déjouent les frontières
et les chorégraphies fixes des gestes barrières.

Séjourner avec une perte, c'est aussi accueillir ses fantômes. Faire une place non seulement aux présences mais aussi aux absences. Gianluca est né à Nyon et y a grandi, mais depuis quelques années il travaille et étudie ailleurs. Il nous raconte que le confinement a été pour lui une nostalgie revisitée. Pendant ces dernières années où il s'en était éloigné, une certaine nostalgie de Nyon l'habitait. Son confinement à Nyon – le fait de revoir des paysages, de repasser par des lieux, des endroits qui ont tout un récit pour lui – était non pas un simple retour mais une nostalgie revisitée.

« *Quant tu partiras pour Ithaque, souhaite que le voyage soit long* », dit Constantin Kavafis à l'ouverture de son poème qui porte le nom de cette île. Si la nostalgie est la douleur (*algos*) du retour (*nostos*), le poète nous propose la rencontre avec une autre Ithaque, une Ithaque pour laquelle l'accent est mis non pas sur le retour mais sur le voyage et sur la longueur de ce voyage.

On pourrait croire que la nostalgie est un mot grec, c'est pourtant un mot suisse inventé au 17^e siècle (Barbara Cassin, *La nostalgie*, 2015). Ce mot, qui connote toute l'*Odyssée*, n'a rien d'originel, il est le produit d'un métissage. Si un mot pouvait trouver une voix et nous raconter une histoire, peut-être que celle de la nostalgie serait ce chuchotement. Il n'y a pas d'autre origine, il n'y a pas d'autre Ithaque que celle qui surgit, rétrospectivement, de nos voyages, de nos métissages et de nos gestes-paysages qui refusent que le « jour d'après » soit un simple retour à un monde immonde qui fabrique des ruines.

« *Ithaque t'a offert le voyage,
sans elle tu n'aurais pas pris la route.* » Constantin Kavafis

Maria Kakogianni / kom.post / mai 2020

